

ritable prix des manuscrits hébreux : cette abondance ne serait bonne qu'à remplir les *porte-feuilles* d'un compilateur maladroit et sans goût. Le vrai critique ne fait cas de la quantité des diversités de leçons que par celle de leurs valeurs.

Il se présenterait ici plus d'une remarque à faire sur quelques endroits de nos mémoires où nous avons touché cette importante matière ; mais nous y pourrions revenir, lorsque le savant M. Kennicott aura publié sa grande collection. Nous avertissons seulement qu'en parlant surtout des travaux des modernes, nous

nie ? Enfin il traduit : *Exorietur (tanquam) sol Jehova*. Mais M. Bruns, qui, à l'exemple de M. Kennicott, s'inscrira sans doute en faux contre les règles de syntaxe posées par l'anonyme de Paris, et qui dira qu'elles n'ont été inventées que pour pallier des barbarismes et des fautes de copistes, ne sentira-t-il pas qu'il est forcé d'admettre ici ces sortes de règles. Ce *tanquam sol* ne suppose-t-il pas qu'il faudrait dans le texte hébreu *שמש* ? Il recourt donc à la particule *ו* ; et un peu plus haut [pag. 50, suiv.], peu s'en faut qu'il n'admette une enlâche d'affixe, un féminin pour un masculin [Lett. IV, 35], où il introduit *וְהוּא*, qu'il rend par *illam* ; autre variante dont je pourrais montrer facilement l'inutilité. Par cette méthode il n'y a pas de leçon radicale qu'on ne puisse, en quelque façon, justifier dans les manuscrits hébreux les plus incorrects.

Finissons par une remarque dépendante du sujet. M. Bruns aurait dû ne rien laisser en arrière, ni passer rapidement sur ce qui concerne l'autre anonyme anglais qui a attaqué M. Kennicott, dans la Gazette hebdomadaire de Baldwin, imprimée à Londres, samedi, 18 janvier 1772, num. 536. [Baldwin Weekly Journal, saturday, 18 jan., etc.]

Ce qui a encore fait étonné, c'est la critique très-peu mesurée qu'il fait de l'article de nos savants journalistes romains [Feneridi letterarie di Roma, num. 5, il primo febbraio 1772, pag. 34, seq.], qui ont porté un jugement si rassés des travaux de M. Kennicott et des lettres de l'ex-professeur en hébreu. Etait-il nécessaire que ces habiles gens eussent entre les mains

avons tâché de ne jamais perdre de vue les règles de critique auxquelles le consentement unanime des plus habiles littérateurs semble avoir donné une espèce d'autorité irréfutable. Persuadés que tout écrivain qui s'ingère en critique de nos textes primitifs ne saurait être trop circonspect, nous avons été continuellement sur nos gardes, en nous défiant toujours de nos faibles lumières. Dans ces sortes de matières qui intéressent de si près les titres primitifs de la religion sainte, le moindre faux pas n'est jamais sans conséquence.

les Dissertations de M. Kennicott pour apprécier toute la valeur des objections et des remarques de l'anonyme de Paris ? Quoi ! les illustres auteurs de ces Ephémérides de Rome ignorent-ils ce que tous les journaux littéraires, toutes les nouvelles publiques ont répété cent fois, et ce que M. Kennicott lui-même ne cesse d'inculquer depuis dix à douze années dans tout ce qu'il a écrit de relatif à sa grande collection de variantes ? Ce docte Anglais n'a-t-il pas en vue de réformer notre texte hébreu imprimé d'après les manuscrits ? N'est-ce pas à quoi tendent tous ses travaux ? Ne regarde-t-il pas par conséquent nos éditions hébraïques, sans en excepter même aucune, comme très-fautives, comme ayant été faites sur des manuscrits assez récents et de peu d'autorité. Autrement que lui servirait-il de collationner tant de manuscrits, s'il croyait que nos premières éditions, celles entre autres de Complute, du cardinal Ximenes et de Venise, fussent très-correctes. L'anonyme de Paris a donc dit vrai, et les journalistes de Rome ne se sont pas trompés ; cela est clair et démontré. Renvoyons M. Bruns à notre IV<sup>e</sup> mémoire et surtout à une de nos notes suivantes, dans laquelle nous donnons une analyse des lettres de l'ex-professeur ; note que les journalistes romains avaient sans les yeux quand ils travaillaient à leur article. Que M. Bruns, dont nous ne pouvons trop respecter la personne et les talents, nous permette de le dire : C'est faire une véritable querelle d'Allemand que d'attaquer de la sorte des savants si bien instruits de l'objet de l'entreprise de M. Kennicott.

## DES TITRES PRIMITIFS DE LA REVELATION,

OU CONSIDÉRATIONS CRITIQUES SUR LA PURETÉ ET L'INTÉGRITÉ DU TEXTE ORIGINAL DES LIVRES SAINTS DE L'ANCIEN TESTAMENT ; DANS LESQUELLES ON MONTRÉ LES AVANTAGES QUE LA RELIGION ET LES LETTRES PEUVENT RETIRER D'UNE NOUVELLE ÉDITION PROJÉTÉE DE CE TEXTE COMPARÉ AVEC LES MANUSCRITS HÉBREUX ET AVEC LES ANCIENNES VERSIONS GRECQUES, LATINES ET ORIENTALES.

### Avant-propos.

Les projets littéraires des savants sont restés plus d'une fois des siècles entiers sans qu'on les ait vu exécuter. Des difficultés qui en sont presque toujours

inséparables, des circonstances souvent peu heureuses n'en ont retardé que trop le succès.

Tel a été le sort du projet qui va nous occuper, et

qui a donné lieu à nos Considérations sur l'intégrité et la pureté du texte hébreu. Mais sous quelque aspect qu'on envisage ce projet, l'exécution n'en peut être qu'utile à la religion comme aux lettres, et non moins glorieuse pour son premier auteur que pour le savant qui le remplira dans toute son étendue et suivant les règles d'une sage et exacte critique.

Il y a bien deux cents ans que nos disputes de religion nous ont forcés à étudier les langues orientales, et à en approfondir le génie pour en faire l'application à la langue des anciens Hébreux. Cette étude, plus importante qu'on ne le pense ordinairement, a répandu des traits de lumière sur une infinité de passages de nos divines Écritures, et n'a pas peu servi à l'affermissement de nos dogmes.

S'il a été un temps qui exigeât que nos profanations des découvertes de nos pères et des richesses littéraires que renferment nos nombreuses bibliothèques, le siècle où nous vivons, aussi éclairé qu'il l'est, le méritait par mille titres. Des motifs encore plus pressants demandaient que l'on ne perdît pas davantage de vue un projet qui, bien rempli, pourra jeter du jour sur plus d'un endroit de l'Ancien comme du Nouveau Testament ; mais ce qui doit surtout nous intéresser, c'est qu'il prêtera infailliblement à la religion des armes fortes pour confondre un erreur fondamentale de l'impie et du libertin touchant l'état actuel où se trouve notre original hébreu.

De l'inspection des manuscrits hébreux, comparés avec notre texte commun et avec les versions de la haute antiquité, il doit résulter un fait intéressant qui assure à nos divines Écritures toute leur intégrité essentielle : on ne peut donner une meilleure démonstration contre l'hypothèse de ceux d'entre nos prétendus philosophes modernes qui se refusent à l'autorité des livres saints sur le faux prétexte que les originaux de l'Écriture ont été essentiellement corrompus, et se trouvent encore de nos jours dans une confusion et un désordre extrêmes.

Ce n'est pas que nous soyons absolument dépourvus d'excellents ouvrages où l'on a montré tout le faux de ce système, et que l'on n'ait déjà fait valoir les grands principes qui doivent servir de base au projet de l'édition que nous avons en vue.

Tant que l'impie et le libertin n'osent se montrer à découvert, et que la religion fut respectée, la simplicité des mœurs des fidèles, toujours éclairée par les enseignements des ministres du Seigneur, suppléait abondamment à tout. Il n'y avait point à craindre le mélange du bon grain avec l'ivraie : le dépôt des livres saints se trouvait à l'abri de cette philosophie hantaine et licencieuse qui, sous prétexte de ne combattre que l'ignorance et la superstition, ose porter des mains sacrilèges jusque sur le sanctuaire, ne connaît plus aucune borne, et s'efforce de rompre les sacrés liens qui unissent l'homme à la société et à l'auteur de son être.

Pour ne rien dire des anciens temps, lorsque les Spiness, les Hobbes, les Clout, les Woolston, les

Tyndall, les Morgan, les Collins, les Yauin, les Bayle, les Toland, les La Mettrie, les Boinard, les Boullanger, les Fréret même, et les de Voltaire comme tant d'autres, non moins promoteurs de l'irréligion qu'enemis déclarés de nos saintes Écritures (1), ont eu la hardiesse de braver la foi, de s'inscrire en faux contre l'authenticité et l'intégrité des livres sacrés, de parer l'indécence, d'embellir le vice, d'amuser aux dépens de la vertu, des écrivains célèbres et religieux ont repoussé avec force les impuissantes attaques de tous ces licencieux auteurs. Le libertin a cru pouvoir impunément attaquer les points capitaux de toute religion, ôter à l'homme sa liberté et à Dieu sa providence, en venir même jusqu'à défendre l'athéisme ; mais notre siècle et le précédent entre autres, qui ont été témoins des excès d'une philosophie si déréglée, ont vu paraître des savants apologistes de la religion sainte, si hautement outragés dans ce qu'elle a de plus sacré. Tels ont été les Huet, les Abbadié, les Pascal, les Cudworth, les Clarke, les Bossuet, les Addison, les Stackhouse, les Doddæ, les Jaquet, les Warburton, les Le François ; tels aussi les Tournon, les Ansaldi, les Valsocchi, les Planchet et les Bergier, sans parler d'une foule d'autres assez connus (2) qui ont fait et font encore l'ornement et la gloire de la république des lettres.

Si l'incrédulité renouveau, même de nos jours, tous ses efforts pour détruire l'autorité de nos saints livres et la sainteté de nos dogmes, convenons aussi que la religion tant naturelle que révélée ne trouva jamais plus de défenseurs qu'elle n'en a aujourd'hui. On ne saurait trop multiplier ces sortes d'ouvrages ; ils arrêtent tôt ou tard le malheureux progrès de tant de productions affreuses, dans lesquelles l'indécence et la grossièreté marchent souvent à côté de l'irréligion la plus marquée.

Scripta . . . . .  
Infelicitibus ustulanda lignis.  
Pleni raris et infelicitarium  
Annates Volusii, etc (3).

Des critiques hardis et présomptueux, à force de vouloir tout analyser, tout discuter et tout sonder, tentèrent-ils d'obscurcir, d'ébranler, d'anéantir même des vérités importantes ; leurs innovations dangereuses sur le dogme de la création, la naissance des sociétés civiles et religieuses, l'origine des lois et des cérémonies judaïques, leurs erreurs sur une partie du canon tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, leurs entreprises presque continuelles sur quelques

(1) Voyez Joan. Georg. Walchius, *Miscellanea sacra*, exerr. VI, de Antiscripturariis, edit. Amstelæd. 1731, pag. 145 seqq.

(2) Voy. Joan. Albertus Fabricius, *Delectus argumentorum et Syllabus scripturam qui veritatem religionis christianæ adversus epicureos, etc., lucubrationibus suis asservuerunt*. Hamburgi 1725, passim.

(3) Catullus in annales Volusii, carmen 56, oper. ad usum Delphin. edit. Paris. 1685, pag. 45, seqq.



endroits particuliers de la Bible, leurs doutes aussi licencieux que mal fondés sur les plus saints monuments de l'antiquité sacrée, en un mot, ces sortes d'assertions téméraires et autres pareilles ne furent pour ces faux critiques qu'un vain triomphe qui dut les couvrir de honte et de confusion.

L'impie, comme le faux critique, a pu combattre, continuera-t-il même d'attaquer notre religion sainte et ce qu'elle a de plus respectable, mais il ne saurait la vaincre (1). *Grâce à Dieu*, s'écrit un savant ecclésiastique (2), *la religion a été mise à toute épreuve; elle ne craint que de n'être pas connue. Les mépris qu'elle essuie, dit encore un habile moderne (3), viennent en partie de ce qu'elle est ignorée ou défigurée par les calomnies de ses adversaires.*

Tel est notre aveuglement et le grand fonds de notre propre misère, que nous n'épargnons ni veilles, ni fatigues, pour parvenir à la connaissance d'un petit nombre de vérités souvent s'érites; que nous fermons même volontairement les yeux à cette lumière salutaire, qui seule peut guider nos pas, fixer notre raison presque toujours chancelante, et nous éclairer utilement dans la voie de la vérité.

Nos écrits sacrés et nos dogmes, si souvent combattus et sous ces assauts qu'on leur a livrés. L'Eglise a même retiré de grands avantages de ces sortes d'attaques. La vérité s'est montrée avec un nouvel éclat par le triomphe qu'elle a remporté sur l'erreur. La foi du vrai fidèle a été plus affermie. La divinité et l'intégrité de nos Ecritures se sont trouvées établies sur des principes très-lumineux et les mieux assurés. Les savants écrits occasionnés par les différents combats auxquels la religion a été exposée dans tous les temps, ont pleinement démontré que cette religion sainte a pour appui des fondements inébranlables; que, toujours la même, son fonds ne change ni ne diminue. La république littéraire s'est vue enrichie d'une infinité d'excellentes productions dont elle eût probablement manqué (4) sans ces dis-

putes; et les études solides ont fait de plus en plus de nouveaux progrès. Quel triomphe pour la religion!

qu'on les a vues depuis plus d'un bon siècle. Ce n'est donc point parce que nous nous sommes trop occupés de semblables écrits que les lettres ont quelquefois souffert. Elles ont été sujettes à des alternatives de grandeur, de médiocrité et de bassesse; mais n'en cherchons d'autre cause que notre négligence à nous nourrir de la lecture des anciens. Nous méprisons trop l'antiquité ecclésiastique et profane, où tout nous offre d'excellents modèles à imiter. Les bons ouvrages de littérature, toujours utiles à la société, sont rarement sortis de la plume des écrivains peu religieux. Si nous ne recourons de nos jours qu'à certains auteurs modernes, à ces auteurs d'Essais sur l'Histoire universelle, de Philosophie de l'histoire, de Dictionnaire philosophique, à cette multitude d'abrégés, à cette infinité de brochures qui inondent la république littéraire, où l'on ne fait sur plusieurs points qu'ajouter l'erreur à l'ignorance, où l'on parle de tous les arts et de toutes les sciences sans en approfondir aucune, nous retomberions bientôt dans la barbarie que nous reprochons aux siècles de ténèbres. M. Guillaume Wotton a très-bien prouvé contre le chevalier Temple, dans un ouvrage anglais que je vais citer, que nos disputes de religion ont servi uniquement la vraie littérature que je regarde comme inséparable des bonnes études. Voyez *Reflections upon ancient and modern learning, ou réflexions sur le savoir des anciens et des modernes*, ch. 29, pag. 545. Antonii Blackii de præstantia classicorum veterum Commentatio, Lipsiæ 1755, cap. 1, § 5, pag. 15, not.

Mais si ces sortes de disputes ont tant induit à mettre nos écrits sacrés à l'abri des insultes de nos incrédules, à approfondir les grandes vérités de la religion, à discuter une infinité de points d'antiquité sacrée et profane, qu'il a fallu établir contre des critiques superficiels et irréligieux, parce qu'ils étaient uniquement liés aux principes de cette religion sainte; de quel quel le vrai philosophe dut-il envisager l'assertion d'un trop fameux auteur de notre siècle: Que le progrès des sciences et des arts n'a rien ajouté à notre véritable félicité et à corrompu nos mœurs. C'est pourtant ce que l'on vit soutenir dans le *Discours qui a remporté le prix à l'académie de Dijon en 1750, sur cette question proposée par la même académie: Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs.* Par M. Rousseau, Gênois. A Genève, chez Barrillot et fils, in-8° de 55 pages.

La république des lettres dut sans doute être surprise d'une académie aussi éclairée couronner un pareil discours. Que l'écrivain de Genève se soit applaudi de ce paradoxe; qu'en heurtant ainsi de front tous les sentiments reçus et l'expérience de tous les siècles, de tous les pays, il ait encore osé se glorifier de l'approbation de quelques prétendus sages, cela n'étonne point dans les écrits d'un auteur toujours en contradiction avec lui-même. Peut-être ne voulait-il, par ce paradoxe, qu'amuser le public. Quoiqu'il en soit, ce ne sont ni nos disputes de religion, ni l'avancement des sciences et des arts qu'elles ont procuré, qui ont causé tant de maux parmi le genre humain. C'est l'abus du savoir et le malheureux progrès d'une fautive philosophie: c'est l'ivresse de l'esprit, des préjugés et des passions, qui enfants de tout temps les schismes, les hérésies; et l'ignorance, la mère de tous les vices, vint toujours à leur appui. Voyez à ce sujet la réponse qu'un anonyme fit en 1751 au discours président de M. Rousseau. Elle n'est qu'une petite brochure de 24 pages in-12, dans laquelle l'auteur combat solidement l'écrivain génois par ses principes et le vainc par ses propres armes. Après avoir observé, entre autres choses, que la religion n'a

C'est ainsi que la divine Providence, qui dirige tout à une bonne fin, a tiré du plus grand des maux un bien infiniment précieux à l'humanité, la conservation des vérités qui font la base, le soutien de la religion, et qu'on trouve consignées dans nos saintes Ecritures.

Nonobstant tous ces bons ouvrages qui ont si bien vengé la sainteté de nos dogmes, l'intégrité et la pureté de nos livres sacrés, il semble qu'il nous manquait encore sur l'original de l'Ancien Testament une collection qui donnât plus de poids aux raisonnements des défenseurs de nos Ecritures, et qui nous mit en état de mieux apprécier le vrai caractère de notre texte hébreu. Oserions-nous dire que nous avons plus senti notre propre misère, s'il est permis de parler ainsi, que nous n'avons cherché à profiter effectivement des découvertes ou des vues de ceux qui nous ont devancés? Il serait donc réservé à notre siècle d'aller même au delà de tant de recherches de nos savants et religieux critiques sur les écrits originaux du Vieux Testament.

La solution de ce problème, qui doit être absolument étrangère aux vérités dogmatiques et morales, déposées dans notre original hébreu, même imprimé, dépend d'un fait qu'il n'est pas impossible de vérifier. Des manuscrits hébreux sont échappés à l'injure

besoin de l'être approfondie pour se faire respecter, l'anonyme a raison de s'écrier (pag. 14): « Quoi! l'ignorance enlèverait à la religion et à la vertu des lumières si pures, des appuis si puissants, et ce sera à elle qu'un docteur de Genève enseignera hautement qu'on doit la régularité des mœurs! La religion étendue est pour tous les hommes la règle infaillible des bonnes mœurs. » Ce judicieux auteur ne pouvait mieux conclure son discours, qu'en disant: « Le vrai savant, qui ne perd jamais de vue le flambeau de la révélation, qui suit toujours le guide infaillible de l'autorité légitime, procède avec sûreté, marche avec confiance, avance à grands pas dans la carrière des sciences, se rend utile à la société, honore sa patrie, fournit sa course dans l'innocence et la termine avec gloire. » Voyez Recueil de toutes les pièces qui ont été publiées à l'occasion du discours de J.-J. Rousseau, etc., sur cette question proposée par l'académie de Dijon, etc., Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs. A Göttingue, 1755, t. II, in-12. Nouvelle bibliothèque germanique, juillet, etc., 1755, art. 15, pag. 215-219. Jac. Verneti Oratio acad. adversus libellum gallicum, quo contenditur per artes et scientias, in Europa ante duo secula restauratas, ingenia moreque hominum non fuisse perpolitos, sed corruptos potius. Musei helvetici part. XXIII, edit. Turici 1752, p. 340-353.

## PREMIÈRE EPOQUE.

### DE L'INTÉGRITÉ DU TEXTE HÉBREU SOUS L'ECONOMIE MOSAÏQUE.

Nulle nation n'a été autant distinguée du Seigneur, avant la venue du Messie, que le peuple hébreu. Les hommes plongés dans les sens oublièrent l'auteur de leur être. Chaque nation se forma des dieux qu'elle adorait. Les seuls habitants de la Judée reconnais-

des siècles pour le bonheur des lettres et de la religion. Nos anciennes versions grecques, latines et orientales, subsistent la plupart dans nos bibliothèques. L'antiquité ecclésiastique nous offre d'autres secours en abondance. Que ne pouvons-nous pas avec de si grandes richesses!

L'exécution du projet d'une nouvelle édition de notre texte hébreu, telle que nous l'avons d'abord annoncée, et que semble nous la promettre M. Benjamin Kennicott, savant d'Angleterre, déjà connu très-avantagieusement dans la république des lettres, résoudra bientôt cette espèce de problème qui, dans le siècle passé, donna naissance à tant de dissensions littéraires.

Mais avant de fixer notre attention sur la nature de ce projet et sur les avantages qui peuvent en résulter pour le bien des lettres et de la religion, arrêtons-nous. Tâchons de discuter une matière d'autant plus intéressante, qu'elle est intimement liée à ce même projet. N'allons pas nous imaginer que dans les premiers âges de la république des lettres, l'on ait, faute de bons manuscrits, manqué de ce qu'il fallait pour être à portée de saisir l'harmonie de nos écrivains sacrés du Vieux Testament, en un mot, de sentir l'excellence et toute la valeur de l'original hébreu.

Laissons aux faux critiques, que rien n'est capable d'arrêter, ces paradoxes révoltants, que notre texte hébreu se trouvait déjà fort corrompu du temps même de Jésus-Christ; que depuis lors il a été exposé à d'autres dépravations essentielles; qu'il ne nous en est parvenu que des fragments très-imparfaits, ou tout au plus, de simples abrégés de plus longs mémoires déposés anciennement dans les archives de la république des Hébreux; qu'enfin ces sortes d'abrégés ont encore éprouvé les mêmes malheurs, et ont couru le même sort que le reste des livres de l'antiquité profane. Tous les anciens monuments des Juifs et des chrétiens déposent contre ces dangereuses assertions qui ne nous laisseraient qu'un texte très-douteux de la parole de Dieu.

Essayons d'établir d'autres principes moins affligeants pour la religion et plus conformes à cette critique sage et judicieuse, que l'on ne doit jamais perdre de vue dans l'édition projetée de notre original hébreu, conféré avec les manuscrits de ce texte et avec les anciennes versions.

saient la Divinité pour l'arbitre des événements, pour le maître des peuples, des Etats, des empires, pour le créateur du ciel et de la terre: vérité qui est le centre de toutes les autres vérités.

Jamais tant de lois dans une constitution civile et

(1) Oppugnare possunt, sed expugnare non possunt, S. Augustin. de Civitate Dei, lib. X, cap. 32, æperum edit. Paris, 1679, tom. VII, col. 272.

(2) M. l'abbé Fleury, préface à son premier tome de l'Histoire ecclésiastique.

(3) Préservatif pour les fidèles contre les sophismes et les impiétés des incrédules, Paris, 1761, pag. 1.

(4) Plus d'un écrivain moderne a dit que nos disputes de religion ont été très-nuisibles aux véritables progrès de la bonne littérature. Mais ces sortes de paradoxes ne nous viennent que de la part de ceux des auteurs qui sont peu instruits ou qui ne respectent pas trop la religion dans leurs écrits. C'est le reproche que nous a fait, entre autres, le chevalier Temple dans ses *Œuvres posthumes, ou deuxième partie de ses autres diverses. Premier Essai, du savoir des anciens et des modernes.* L'état des sciences dans le siècle passé et dans le nôtre, pour ne rien dire des temps antérieurs, prouve cependant tout le contraire de cette assertion. Nonobstant toutes nos disputes théologiques et nos écrits contre les ennemis de la religion, mais les belles-lettres n'ont été mieux cultivées